

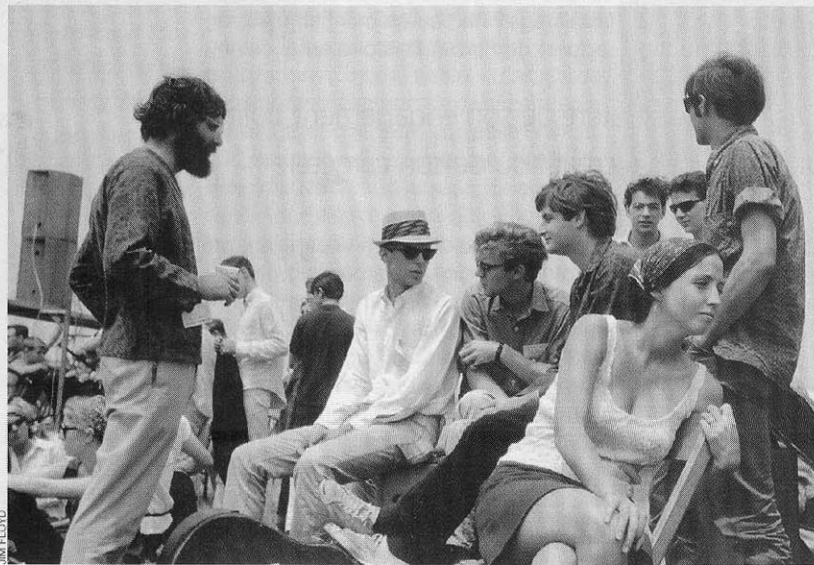
Quand Joe Boyd évoque les
sixties, il sait de quoi il parle :
il fut l'un des plus importants
producteurs de musique
de l'époque. Dans son
autobiographie, il revient sur
ces années psychédéliques.

Fan des sixties

par Aurélie Champagne

Pour l'éminent producteur qu'est Joe Boyd, Américain ayant tissé sa carrière entre le « London Freak » et les rivages californiens, ça ne fait pas l'ombre d'un doute : « *Les sixties ont débuté à l'été 1956, se sont achevées en octobre 1973 et ont connu leur apogée à Londres, à l'aube du 1^{er} juillet 1967, lors d'un concert de Tomorrow à l'UFO Club* », écrit-il dans son autobiographie, *White Bicycles*, qui paraîtra en France aux éditions Allia, le 17 janvier. Et l'UFO Club, c'est chez lui justement ! Un ancien dancing irlandais de Tottenham Court Road qu'il a repris avec son acolyte et grand gourou hippy de l'époque, John Hopkins. Dès l'hiver 66, le club propose une programmation suffisamment aventureuse pour attirer sur sa minuscule scène les Pink Floyd, Pretty Things, Richard Thompson, Soft Machine, Eric Burdon et autres tels Jeff Beck et Ten Years After. Les videurs ont alors du LSD plein les poches et fournissent de quoi planer à une jeunesse oscillant entre underground psychédélique et scène pop. Le cheveu est long, la robe à fleurs, et cafetans et chemises indiennes sont évidemment de mise.

Joe Boyd (avec le chapeau), en 1965, pendant le festival de Newport (Rhode Island).



JIM FLOYD

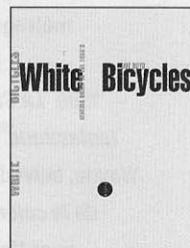
Sous les lumières psychédéliques, les live font décoller le public et passées les trois heures du matin, des projections de films de Kurosawa se chargent de le faire atterrir sans trop d'encombre. Le succès est immédiat mais non sans revers. Car à mesure que la queue s'allonge à l'entrée du club, les descentes de police se font plus pressantes, au point que les soirées de l'UFO proposent bientôt un nouveau jeu intitulé, non sans goguenardise, « *Retrouve le flic caché dans la foule* » ! Passés quelques mois, tandis que le *Sgt. Pepper* des Beatles tourne sur les platines du monde entier et que le Summer of Love agite San Francisco, le journal *News of The World* s'échine à dénoncer « *le temple du vice hippy* » qu'est devenu l'UFO. Une nuit, un journaliste informe Scotland Yard qu'une « *orgie de dro-*

gue et de sexe » se déroule chez Keith Richards : les Stones sont arrêtés (la légende raconte d'ailleurs que la police aurait retrouvé Mick Jagger en train de manger une barre chocolatée nichée dans le vagin de Marianne Faithfull). Le journal underground *The International Times*, les graffitis de Notting Hill Gate et les affiches de l'UFO prennent aussitôt la défense de ces héros de la contre-culture. Après une manifestation devant la rédaction du *News of the World* et une longue marche vers West End, l'UFO fait salle comble et, à quatre heures du matin, le groupe Tomorrow clôture son concert avec *My White Bicycle*. Une chanson rendant hommage au transport gratuit mis en place par un groupe anarchiste d'Amsterdam, et où les envolées du guitariste Steve Howe (futur Yes) doublé du jeu de batterie de Twink (« *personnage clef des origines du punk* ») rythment, aux yeux de Boyd, le pouls pétaradant du « *swinging London* » des sixties.

ENTRÉ EN RELIGION

Peu à peu, les dissensions au sein de son équipe iront grandissantes. Une condamnation d'Hopkins marquera le déclin du club et astreindra Boyd à en fermer les portes. Mais il en fallait davantage pour lui faire poser le genou à terre, lui qui est entré en religion, avec toute sa génération, en l'an de grâce 1956, au moment où la musique noire est devenue accessible aux adolescents blancs et où les disques se vendaient à plusieurs millions d'exemplaires, chaudement prescrits par des shows télévisés type *Horn Bandstand* et *Mamarella*.

Car le véritable acte de naissance de Joe Boyd remonte en réalité à un après-midi de 1960. Le jour où il organise son premier concert en invitant un vieux bluesman du delta du mississippi, le guitariste Lonnie Johnson, à venir jouer dans le salon cossu d'un de ses voisins à Princeton. Pour la somme de 50 dollars, entouré d'une centaine de copains et de parents ahuris, Boyd cesse alors de se vivre comme un *nerd* (ballot) boutonneux bêtement passionné de musique et méprisant les joueurs de blues blancs. C'est le premier déclic. Le deuxième viendra dans la foulée, avec la lecture de *The Country Blues* où Samuel B.



WHITE BICYCLES
De Joe Boyd, traduit
de l'anglais par
Camille Chambon,
éd. ALLIA, 288 p., 20 €
SORTIE LE 17 JANVIER 2008



Charters décrit la manière dont le producteur Ralph Peer a sillonné le sud des États-Unis pour enregistrer des chanteurs de blues et de country sous le label Bluebird. Et Boyd d'annoncer la couleur : « *Je me suis rendu compte que produire des disques n'était pas simplement quelque chose dont je pouvais rêver – écouter de la musique pour gagner sa vie! – mais que cela pourrait également rendre jaloux mes copains au collège et impressionner les filles. Dès lors, je n'eus plus aucun doute: j'allais devenir producteur de disques.* »

LE TOURNANT DES SIXTIES

Passés quelques concerts plus ou moins heureux, Boyd est remarqué par le manager de Joan Baez, l'un des plus grands organisateurs de concerts à Boston. A l'époque, il bûche encore à Harvard et évite le Vietnam en un temps où alléguer une attitude rebelle et des prétentions d'écrivain suffisait pour être exempté. Mais depuis peu, Boyd rêve d'Europe, « *la terre promise* », où la musique qu'il aime est appréciée. Il se retrouve à organiser la tournée d'un festival anglais itinérant, la Blues and Gospel Caravan. Nous sommes en 1964, et avant de s'envoler pour la Grande-Bretagne, il est tout juste temps pour lui d'avoir un aperçu du Vieux Sud en pleine révolution des droits civiques. En Grande-Bretagne, Boyd devient rapidement l'éminence grise des tournées européennes d'une manifestation américaine, le Newport Festival. En 1965, il assiste depuis les coulisses au concert mythique de Bob Dylan. Cette fameuse nuit du 25 juillet, surprise par le volume sonore d'une guitare blues outrageusement hurlante, la foule prend en pleine face une série de paro-

Nick Drake, ici en 1968, a profondément marqué Joe Boyd : « Un garçon quasi muet »

les non linéaires et le mépris des valeurs établies. *It's all Over Now, Baby Blue*, conclut Dylan, le temps d'un rappel, seul en scène avec sa guitare. Laissant la chanson politique derrière lui et préférant raconter sa vie personnelle « *à la fois décadente, égocentrique et brillante* », Dylan semble rendre bien fades les chansons d'amour des Beatles comme les hérissés sexy des Stones. Encore secoué d'émotion, Boyd raconte comment il assista purement et simplement à « *la naissance du rock* » et à quel point cette soirée marqua le grand tournant des sixties, de sa musique populaire et de la « culture jeune » en général. Non sans lyrisme, Boyd s'attarde encore sur le triomphe de cette nouvelle génération qui, ce soir-là, était pleinement consciente d'avoir dépassé une arrière-garde pourtant chérie et respectée. Des moments de cette intensité, Boyd n'en a pas connu beaucoup d'autres, mais il a suffisamment louvoyé dans le petit monde de la musique pour en avoir beaucoup à raconter. Car Boyd fait partie de ces gens qui ont eu plusieurs vies. Organisateur de tournées pour Muddy Waters, Roland Kirk et Miles Davis, il s'est aussi forgé un mental d'acier en se frottant au cabotinage délirant d'un Coleman Hawkins. Plus tard, c'est à la tête de sa propre maison

de production Witchseason Records qu'il servira de mentor aux Pink Floyd à leurs débuts mais aussi au Fairport Convention, ou à l'Incredible String Band. Plusieurs vies car Boyd s'est aussi réincarné en producteur de films chez Warner, travaillant sur un catastrophique projet de documentaire rock avec Martin Scorsese, qui ne verra jamais le jour, pliant à la rigueur dictatoriale d'un Kubrick, dont il a produit plusieurs musiques de films, ou ficelant en 1972 le film de John Boorman, *Délivrance*.

Les Pink Floyd à Londres en 1967. De gauche à droite : Roger Waters (bassiste), Syd Barrett (chanteur et guitariste), Nick Mason (batter) et Richard Wright (aux claviers).

Mais au final, le livre de Boyd a beau se poser comme une sorte de *Who's Who* du milieu underground sur près de trois décennies, on en retient surtout le récit de ses années Nick Drake. Le producteur raconte comme personne le flegme de l'artiste, ses « *mains immenses et tachées de nicotine* » et « *le garçon quasi muet qu'il était* ». Depuis la réalisation de son premier album *Five Leaves Left* en 1969, jusqu'à sa collaboration avec John Cale et l'écueil des tournées, on sent monter la fragilité de l'artiste au fil des pages. Jusqu'au final médicamenteux de 1974. Passées quelques considérations chiffrées sur le culte posthume de Nick Drake – ironiquement révélé par une publicité Volkswagen utilisant *Pink Moon* à la fin des années 90 –, le producteur, l'ami et le mélomane s'interrogent enfin de conserve : « *La musique de Nick est-elle, comme les critiques l'affirment souvent, "intemporelle" ? Ou s'est-elle affranchie de son époque en ratant la connexion avec le public au moment de sa sortie ? Cette musique ne fut jamais la bande-son de leurs parents, alors les générations actuelles sont libres d'en faire la leur.* » Une chose est sûre, Joe Boyd a été le premier à la faire sienne. •



CHÉRES WALTERS/DALLE AFRIFRANCE